8ºY²

MAURICE FOMBEURE

LE VIN de la HAUMUCHE



Collection "MEMOIRE VIVANTE"

EN EDITIONS

- Amours paysannes Isabelle LAURENT Michel VALIERE
- Les Charrier du Pas de Pierre Tomes 1, 2, 3 Jeanine PICARD-CHEVALIER
- Chroniques d'un village vendéen Jean-Loïc LE QUELLEC

EN REEDITIONS

- Le flambeau des Riffault Gaston CHERAU
- Les gardiennes Ernest PEROCHON
- Chemin de plaine Ernest PEROCHON
- Les creux de maisons Ernest PEROCHON
- Le vin de la Haumuche Maurice FOMBEURE
- La manille coinchée Maurice FOMBEURE
- L'ouche aux brebis Germain RALLON
- Aldéarde
 Paul PINEAU
- Le journal de Jean Migault ou Les dragonnades en Poitou

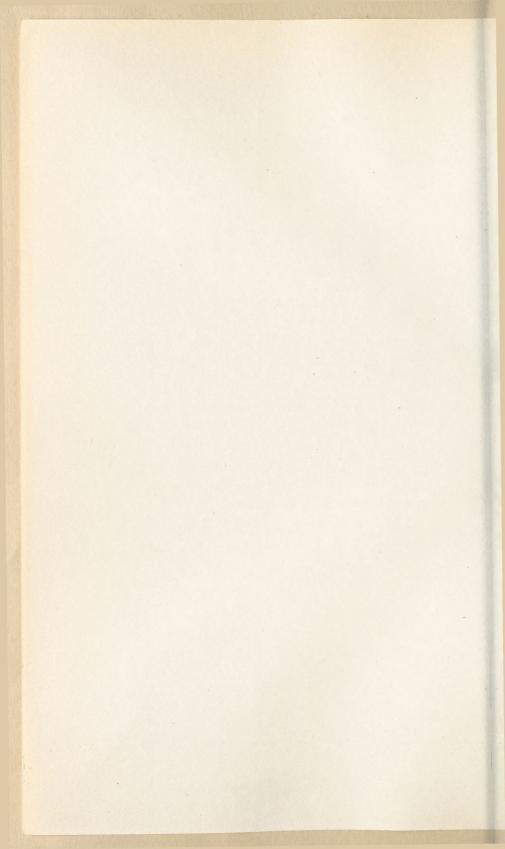
Couverture

Photo de couverture Daniel MAR.

763367

LE VIN

HAUWUKHE

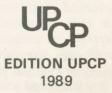


MAURICE FOMBEURE

LE VIN de la HAUMUCHE

NOUVELLES

En introduction, extrait de l'ouvage « Maurice Fombeure » par Jean Rousselot Editions Brissaud à Poitiers, pages 49, 50, 51 et 52.



105580

Cet ouvrage a pu être réédité grâce à la collaboration de Catherine Robert de la Médiathèque régionale de Niort.



© 1989 - UPCP Réimpression de l'édition parue chez « Bellenand »

INTRODUCTION

TELS QU'EN FOMBEURE ENFIN

Un mot encore, et touchant cette étonnante faculté que Fombeure a de se débarrasser de toute la pesanteur du monde, d'un coup d'épaule, d'un éclat de rire ou d'une chanson. Les gens qu'il côtoie, les bêtes qu'il caresse, les mots qu'il soupèse, il n'est rien qui ne révèle à ses yeux exercés la petite brèche insolite, la perspective drôle ou l'infime blessure insoupçonnée à la faveur desquelles il est possible d'entrevoir, amande blanche, cœur secret, ce vrai monde dont nous sommes exilés par la vocation du malheur. « Clodion le chevelu », « Charles le chauve à tête ronde », « Thomas Gringoneur »; « l'épicière entourée d'odeurs douces d'enfances », le « chien Anubis », « la rue des Ursins », les « trompettes d'involucres », « les seins moites des boulangères », « le trèfle et la mélampyre », « les Putrides », « le Bruno Walter », « la cloche fraîche des enclumes » et « les peupliers intelligents », autant de rencontres heureuses dont seul un grand poète pouvait tirer le meilleur parti.

Dans La Rivière aux Oies et dans Manille coinchée, abondent les rencontres humaines déterminantes. Emouvantes ou cocasses, elles ne seraient qu'une poussière impressionniste de souvenirs personnels, sans la fermeté du trait qui les découpe dans la vie quotidienne, sans la souriante sympathie qui les accouche de leur signification véritable. Cette signification n'apparaît pas du premier coup; il faut parcourir la galerie de personnages que Fombeure a constituée pour se rendre compte qu'elle est peuplée

d'êtres de la même famille, du même style, et en déduire que le portraitiste n'a retenu d'eux que ce qu'ils avaient de commun à lui dire. « La baronne de Tarramboure », lauréate des Jeux floraux ; « la fille de Potut, Ismérie, mariée à Arsène Beaudont, l'épicier », et dont la lecture du feuilleton quotidien influence grandement la vie ; Tru-Tru, le guérisseur ; Roubier Austrégile, dit Gésil ; les maquignons, les braconniers, les marchands d'anguillettes grillées, le « curé dodu », « le Doucelin nommé gardien des morts » et plus tard, rencontrés à la ville, les « vieux zigues à puces », les « retraités de la Coloniale »,

« ... Les dames de Paris

Qui n'ont pas de devanture... » ont beau être d'origines, de métiers, d'habitudes, de mœurs et de caractères différents, ils sont tous taillés sur le même patron. Ce sont des êtres purs, tout à leur passion, à leur manie, à leur profession, à leur définition sociale, zoologique. Que Fombeure s'en amuse, ne l'empêche pas de les aimer, et très précisément parce qu'ils sont fidèles à leur situation, à leur fonction : la baronne fait des vers, le curé prie et engraisse, le boulanger boulange et les mendiants mendient. Peuplée de cette humanité ingénue, la terre peut tourner tranquille.

Parti-pris de simplification? Car, enfin, tous ces « Doucelin », toutes ces « Ismérie », tous ces « Tru-Tru » existent ou ont existé! Et leur portrait est ressemblant, vous pouvez m'en croire; à telle enseigne que je pourrais vous dire le vrai nom de Cubizeau et vous dire dans quel livre de vers, et à quelle page, vous trouverez intégralement certain poème de la baronne de Tarramboure.

Naturellement, le passage de Fombeure au régiment ne pouvait pas ne pas lui valoir des rencontres mémorables. Anti-militariste doux et rigoleur, le poète s'enchante d'évoluer au milieu de types à la Boubouroche et à la Hurluret tellement vrais qu'ils en deviennent invraisemblables, en particulier « un vieux capitaine à bout de course... baptisé le sanglier de Clignancourt, qui ressemblait à une bonne caricature de Bismarck » et « le caporal Krabbe... Ivan le Terrible... une belle figure de soldat » dont les sentences méritent de passer à la postérité : « un mégot dans une chambrée propre, c'est un anachronisme », « un homme qui n'a pas les mains sales n'est pas un soldat », « le pas cadencé est un garde-à-vous qui se déplace ».

L'enchantement dure peu... Fombeure est par trop irrespectueux du règlement et par trop franc sur les raisons de ses fous-rires ; le caporal Krabbe agite ses pinces et mandibules ; le sanglier de Clignancourt fonce... Maurice n'a que le temps de se garer ; il ne sera jamais officier, tout au plus caporal... et tirera de son séjour dans les emplois de Mars un des livres les plus verveux, les plus désopilants, que la vie de caserne ait jamais inspirés : *Soldat*.

Mobilisé en 1939. Fombeure retrouvera quelques belles occasions d'exercer sa verve ; il se mordra aussi les doigts d'avoir écrit Soldat, puisque cela lui vaut les arrêts de rigueur... Il nous a conté sa guerre dans Les godillots sont lourds, avec toute la retenue qu'il faut, aux jours graves, avec une malice ébouriffante partout ailleurs. Sa veine l'a encore servi en ce qui concerne les « rencontres » : voici « Mimile... antiquaire à Paris, mais originaire de Saint-Girons » qui « portait sur ses épaules, et sans effort apparent, une superbe tête de Sarrasin, au teint mat, aux paupières lourdes. Un vrai soldat d'Abd-er-Aman égaré dans la marsouille... »; voici « Didier Benoît, dominicain... Il était intelligent, le bougre. Et très calé en philosophie. De plus, il pintait comme un archange. »; voici « le lieutenant Cunard. dit 'Cucu', et Plisson, artiste-peintre, originaire de Montmorillon, qui perpétuait fidèlement à l'armée, tant par ses chansons que ses propos et attitudes, la tradition gauloise de l'Ecole des Beaux-Arts... » Et là encore. Fombeure n'invente rien, ne fait que prendre des instantanés; ceux qui comme moi connaissent le camarade artiste-peintre (et céramiste) Plisson peuvent témoigner que cette rapide silhouette est bien la sienne.

Le tout naturel glissement vers la légende, la tapisserie, la guerre de cent ans, la « tarabombane », la complainte, qui s'est opéré, chez un Fombeure abasourdi de « rainettes », éberlué de « truites

militaires », enchanté de récits incroyables et ivre de soleil « fracassant », devait, non moins naturellement, le conduire à écrire des chansons. Déjà, certains de ses poèmes appelaient une musique, à tout le moins une diction chantante, accentuée. Des strophes comme :

« Je stipule Dit le roi Que les grelots de ma mule Seront des grelots de bois... »

étaient, en vérité, plus proches de la comptine et de l'air à danser que du poème élaboré. Il suffit de les comparer à Dansons la capucine, à A la claire fontaine, à Nous n'irons plus au bois, etc. pour n'en pas douter. Quant aux Chansons de la Grande Hune, ce ne sont pas des poésies éventuellement « musiquables » mais des textes spécialement conçus pour être chantés. Elles sont à tel point naturelles qu'on les croirait tirées du répertoire séculaire de la marine à voile :

« Le gars qui l'a fait, la chanson, C'est René-Guy Cadou, gabier de misaine, Un joyeux garçon, Le gars qui l'a fait, la chanson, C'est René-Guy Cadou, gabier d'artimon. »

Les compositeurs n'ont pas manqué de s'intéresser à Fombeure. Pour n'en nommer que quelques-uns : Francis Poulenc, Florent Schmitt, Claude Arrieu, Tony Aubin, Louis Beydts. Leur collaboration avec le poète à beaucoup fait pour que celui-ci apparaisse au grand public comme le plus authentique de nos trouvères modernes.

En introduction, extrait de l'ouvage « Maurice Fombeure » par Jean Rousselot Editions Brissaud à Poitiers, pages 49, 50, 51 et 52.

BIBLIOGRAPHIE

POÉSIE

Silences sur le toit (Editions Saint-Michel, 1930).

Images de la nuit (Editions Sagesse, 1935).

Les Moulins de la Parole (Editions La Hune, Lille, 1936).

Bruits de la terre (Editions Debresse, 1937).

Maléfices des fontaines (Feuillets de l'Ilôt, Rodez, 1937). A pas de souris (Editions de l'Oiseau-mouche, Preuilly-sur-

Claise, 1937). Chansons du sommeil léger (Cahiers de l'Ecole de

Rochefort, 1941).

A dos d'oiseau (Editions Gallimard, 1942).

Greniers des saisons (Editions Seghers, 1942).

D'Amour et d'Aventure (Editions Debresse, 1942).

Chansons de la grande hune (Amis de Rochefort, 1942).

Arentelles (Editions Gallimard, 1943).

Aux créneaux de la pluie (Editions Gallimard, 1947).

Sortilèges vus de près (Editions Denoël, 1947).

J'apprivoise par jeu (Editions Robert Cayla, 1947).

Poussière du silence (Editions Seghers, 1950).

Les Etoiles brûlées (Editions Gallimard, 1950).

Dès Potron-Minet (Editions Seghers, 1952).

Pendant que vous dormez (Editions Gallimard, 1953).

Une forêt de charme (Editions Gallimard, 1955).

Sous les tambours du ciel (Editions Gallimard, 1959).

Quel est ce cœur? (Editions Gallimard, 1963).

A chat petit (Editions Gallimard, 1967).

A dos d'oiseau, où sont repris Silences sur le Toit, Chansons de la Grande Hune et Bruits de la terre (Collection Poésie/Gallimard, 1971).

Les Etoiles brûlées et Une forêt de charme (Collection Poésie/Gallimard, 1983).

PROSE

La Rivière aux oies, récit (Editions Rieder, 1932, et Editions Brissaud, « le Bouquiniste », Poitier, 1982, avec une préface de Jacques Fombeure).

Soldat, récit (Editions Gallimard, 1935).

Ceux des pays d'ouest (Editions des Horizons de France, 1943).

La vie aventureuse de M. de Saint-Amand (Editions Ferenczi, 1947).

Manille coinchée, nouvelles (Editions Fenêtre ouverte, 1948).

Les godillots sont lourds, récit (Editions Gallimard, 1948). Mystère de Poitiers (Editions de l'oiseau de feu, Preuilly-sur-Claise, 1948).

Le vin de la Haumuche, nouvelles (Editions Bellenand, 1952).

Verlaine, Baudelaire, Villon, préfaces (Club du Livre, 1959).

Paris m'a souri (Editions Alpina, 1959).

MAURICE FOMBEURE

LE VIN DE LA HAUMUCHE



ÉDITIONS BELLENAND

6, RUE GÎT-LE-COEUR, 6 PARIS (VI°) A mes sympathiques compatriotes qui m'ont raconté ces histoires déjà entrées dans la légende. A leur bonne santé!

M. F.

LES SOBRIQUETS

Dans mon village, tous les habitants — ou presque - sont affublés d'un sobriquet. L'esprit poitevin est malicieux. On a vite fait d'observer, de souligner et d'exprimer (parfois pour plusieurs générations) les travers, les manies ou la démarche de l'un de ses concitoyens. Il y aurait toute une étude à faire là-dessus, mais nous ne nous y attarderons pas. En tout cas, ces sobriquets sont, pour la plupart, admirablement choisis et parfaitement adaptés à ceux qui les portent. Pensez qu'un vieux journalier de misère était surnommé Peine-à-gain. Car il peinait beaucoup, mais ne gagnait guère. L'un des Pradeaux, dont la mule mettait quatre heures pour se rendre à Châtellerault, c'est-à-dire pour abattre ses quinze kilomètres, était dit : Pradeaux Lanterne, c'est-à-dire le traînard, le lambin, car lanterner, c'est lambiner, et lambiner, c'est lanterner. Rabelais, notre voisin, le savait déjà.

Une brave vieille, de la Chapelle-Haute, était surnommée Marie Pique-fort. On ne sait pourquoi, cette fois. Comme elle vécut fort longtemps, elle fut rattrapée, dans le cours de ses ans, par l'année, ou le lustre, qui virent l'introduction du cinéma dans nos campagnes. Ce qui fait que les « jeunesses » de son village crurent un moment que la pauvre vieille avait été surnommée ainsi, sans doute par dérision, et à cause de la belle « artiste » américaine Mary Pickford. Il n'en est rien.

Nous avons bien connu aussi Jabot de Chail: un « chail », c'est un caillou très dur. Râpe-l'aiguail (« l'aiguail », c'est la rosée — pensez à « aigue »). ainsi nommé parce qu'il marchait en traînant sa jambe gauche derrière lui, à la manière d'un pauvre vieux crapaud. Ce qui fait qu'il râpait la rosée du matin sur les herbes, et ses diamants d'eau, si gracieux. Et puis, Bec-à-Rebours, Beyacca (?), Patté les Guimeaux (?). Les deux derniers surnoms ont l'air de purs amusements de langage. Nos braves paysans sont souvent surréalistes sans le savoir ou le vouloir. Parfois, des familles entières voient chacun de leurs membres recevoir, gratis, un sobriquet bien apprêté, comme une banderille verbale. Ainsi la famille des Mailleau. Certains d'entre eux portaient glorieusement des sobriquets d'allure militaire, tels que : l'Empereur, la Bataille, Magenta. Puis l'un de leurs frères était surnomé Menoune. L'autre Midrille. Le dernier enfin, le petit « Recoquet », le benjamin, c'était « la Musique ».

Ainsi en allait-il, aussi, de la famille des Jutard : Jutard Belle-queusse (ou Belle-queue), Jutard Gningnin, Jutard Palandrou, Jutard Nézert. Et ces sobriquets passaient le plus souvent de grand-père à petitfils. La preuve, c'est qu'on les utilise encore. Et si vous demandez, au pays, M. Brouet, on vous fera préciser, car ils sont deux:

— Lequel demandez-vous, monsieur? Est-ce Brouet le Charron ou Brouet le Cocu. Car il y a les deux.

On prétend même qu'un voyageur (de commerce sans doute) entra chez l'un de ces Brouet. La femme demanda, à la manière rituelle du village :

— Auquel avec-vous affaire, monsieur? C'est qu'ils sont deux. C'est-il Brouet le Charron ou Brouet le Cocu que vous voulez?

— Je crois bien que c'est Brouet le Cocu!

— Ça tombe bien! C'est mon homme! s'exclama innocemment la brave ménagère. Le voyageur n'en « revenait pas », comme on dit. La bonne femme — qui était fort honnête — n'avait point pensé à mal, car ce sobriquet venait d'un lointain ancêtre dont l'épouse n'avait peut-être pas été des plus sérieuses.

Le père Delaval le facteur, celui qui se reposait de ses tournées en marchant à grands pas sur la place, me parlait, chaque fois qu'il me rencontrait, de mon arrière-grand'mère qui, quoique assez pauvre, possédait, elle aussi, son sobriquet.

— Ah, fils! Je l'ai bien connue, ton arrièregrand'mère, la mère Bombuche. Elle cirait ses sou-

liers en grattant le cul de sa poêle!

Ce détail me ravissait en joie. Bien que je n'aie

pas connu la dite mère Bombuche.

Par contre, m'ont encore souri ou intimidé dans mon enfance, Faillard François dit : « Le Gueurnadier » qui se parait fièrement de son titre de « vieux vétéran de la guerre de soixante-dix », Ducloux, dit « Tête de Mail » (ou de maillet), Paul « Fargeaut » - ce n'était point son vrai nom -, le père « Gaudiosse », le père Châpeau. Car de tous les hommes d'un certain âge, même s'ils n'ont pas procréé, on dit « le père ». Puis Roger Prudent, Baudard « Quatre Cornes », Masson le Voiturier, dont la patache fort antique faisait le service entre Châtellerault et notre village, avant la multiplication des autos. En voulez-vous encore? Voici : Mon Valet, Grigouri, Boum Zara, Boit-sans-Soif (ce dernier, qui tapait fort sur la bouteille, s'était fièrement baptisé lui-même), Poulet le Bon-Dieu, qui habitait justement le village de la Foi, Existe : parce qu'il était prénommé Xiste, le père Goglu, Tincelin, Sambre-et-Meuse, Petit-Louis, le gros Georges, la Malaisée, la mère Quatre-Fesses, la Bijounelle. Et bien d'autres encore dont les surnoms ont fui par les trous de ma mémoire. Je n'essaierai pas de les retenir.

Je voudrais seulement, après ce préambule, un peu long peut-être, vous faire assister à la naissance d'un sobriquet, ou de plusieurs, et vous présenter quelques personnages pittoresques. Je voudrais vous faire sentir aussi qu'on ne s'ennuie point chez nous. C'est une contrée de joyeux drilles, grands buveurs de vin blanc — car on est tout près de la Touraine, farceurs et un peu hâbleurs. Mais bons enfants malgré tout. Ils prétendent eux-mêmes qu'ils aiment mieux deux fêtes qu'un jeûne, et vous pouvez les croire. Car c'est vrai. Avant cette dernière guerre, au temps des abondances, tout leur était prétexte à banquets : banquet des Laboureurs,

à l'occasion de la fête des Laboureurs, en janvier, lorsque les travaux des champs sont ralentis à cause du froid qui durcit la terre. Ce dimanche-là, les laboureurs vont à la messe, un épi de blé à la boutonnière. M. le curé bénit les moissons futures qui sont encore sous la croûte de terre arable. Puis c'est le banquet. Et les laboureurs élisent un président. Mon grand-père l'a été une année, à son tour. Et il n'en était pas peu fier. Ma grand'mère conserva son insigne, un épi sur papier doré. Je le vis longtemps, dans l'armoire, piqué dans une pile

de draps.

Banquet encore pour les Rogations. Banquet pour la Saint-Jean. Pour le Ouatorze Juillet. Pour la fête du pays. Pour les vieux conseillers municipaux : il leur était offert par les jeunes conseillers. Ensuite, les vieux conseillers rendaient aux jeunes leur politesse. On n'en finissait plus et, à chaque banquet, on changeait de restaurateur pour ne pas faire de jaloux. Ah! j'allais oublier le banquet des pompiers. le jour de la Sainte-Barbe. Et puis le banquet de la Société Coopérative. On mangeait lourd, pensez donc, des appétits de gars des champs, bien aiguisés par le grand air. On buvait ferme. Et à la fin du banquet chacun chantait sa chanson. Toujours la même. Dont il avait, pour ainsi dire, l'exclusivité. On ne se serait point avisé de la lui prendre. L'un des chanteurs les plus renommés était le père Meunier, dit « Chopine ». Il est mort l'an dernier, à quatre-vingt-onze ans. Ce qui n'est pas à la portée de tout le monde, croyez-moi!

Le père Chopine était un ménétrier de la vieille

Je te souhaite bien du courage et de la patience. Pour moi, tu ne le reverras plus, ton gars. C'est un fumiste, un plaisantin qui n'a peut-être jamais plumé une oie de sa vie.

Pélican, sans s'effrayer, se remet à boire avec les

copains.

— On verra ben, se borne-t-il à déclarer philosophiquement. En tout cas, je les ai vendus, manière

d'acquit. Et un homme n'a qu'une parole!

Voilà qu'il commence déjà à rabâcher. C'est mauvais signe ça. Et on joue toujours, et on boit toujours. On laisse passer l'heure du déjeuner. Il est vrai que, comme on le dit par ici, « veau qui tète bien n'a pas besoin de son ». Et ceux-là tètent bien, je vous prie de le croire. Et puis, à Brigueuil-le-Chantre, il y a toujours une espèce d'équipe volante de bons poivrots, toujours prêts à se ralayer pour jouer et pour boire, capables de tenir tête à n'importe qui. Même à un adversaire de la taille de Pélican. En tout cas, sur le coup de trois heures de l'après-midi (quinze heures, comme vous comptez en ville), celui-ci est complètement toisé. Il ne sait que répéter :

— Je les ai vendus. Manière d'acquit. Un homme

n'a qu'une parole. Voilà ce que je dis!

Tout de même, il a perdu tout espoir de revoir son vaillant acheteur de pirons. Il boit encore quelques coups. Puis le sens du devoir lui revient :

— C'est pas tout ça. Mais faut que je ramène mes petites bêtes à la maison. Manière d'acquit. Je comprends ben, à cette heure, que j'ai été enrossé, haricoté de première. Si jamais je retrouve le gars, il saura de quel bois je me chauffe. Je vous garantis!

— S'il court encore, il doit être loin, commente un quidam.

— Oh! la terre est petite. Il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas! observe Pélican.

Je le retrouverai ben un jour ou l'autre...

— Compte là-dessus et bois de l'eau!

En attendant, ils lui font accepter encore quelques verrées de vin. Maintenant, il a sa charge, et les autres sont ravis. Ils l'aident tout de même à monter dans son break, car il éprouve quelques difficultés. Et en route! Fouette cocher! Il démarre au milieu de la rigolade générale. Sa jument file vite et droit, car elle est un peu énervée d'avoir attendu si longtemps à la porte du café. Et puis, Pélican a négligé, à midi, de lui donner son picotin d'avoine. Ça n'arrange pas les choses. En tout cas, l'attelage enfile à grand fracas la descente qui conduit vers le Port. Pélican est beaucoup moins raide qu'à l'arrivée. Les gens se garent sur son passage.

Que se passa-t-il ensuite? On est réduit à des suppositions. Pélican dut faire manquer à sa jument le virage qui conduit à Puy-Chevrier. Le break se renversa. Les cageots se défoncèrent, et les oisons, affolés, s'égaillèrent dans tous les champs d'alentour. Lorsque la mère Bombois, revenant de la foire, passa par là, elle trouva la jument debout, les harnais rompus et le break versé dans le fossé, sous une pagaïe de cageots éventrés. Pélican gisait un peu plus loin, inerte. La mère Bombois crut à un horrible accident, tourna sur ses talons et s'en fut tout droit à la gendarmerie. Deux gendarmes accou-